

Ci-devant "LE VRAI CANARD"

CONDITIONS :

ABONNEMENT.

UN AN, ..... 50 Cts.  
SIX MOIS ..... 25 Cts.  
LE NUMERO ..... 1 Cts.  
Strictement payable d'avance.

Le Grognard se vend 8 centimes la douzaine aux agents qui devront faire leurs paiements tous les mois.

10 par cent de commission accordé aux agents pour les abonnements qu'il nous feront parvenir.

Les frais de port sont à la charge de l'Éditeur.

H. BERTHELOT

Bureau : 23, 25 Rue Ste. Thérèse  
En face de l'Hôtel du Canada  
Boîte 2144 P. O. Montréal

FEUILLETON DU "GROGNARD"

MADAME PANTALON

VIII

GRANDE RÉOLUTION.

—Ah ! si tu aimes mieux rester avec lui que de me suivre, tu en as le droit. Mais, petit niais, songe donc qu'avec moi et toutes ces dames qui m'accompagnent, nous allons mener une vie nouvelle, et être nos maîtresses, être libres... ne plus faire que nos volontés...

—Vraiment !... et où donc allons-nous ?

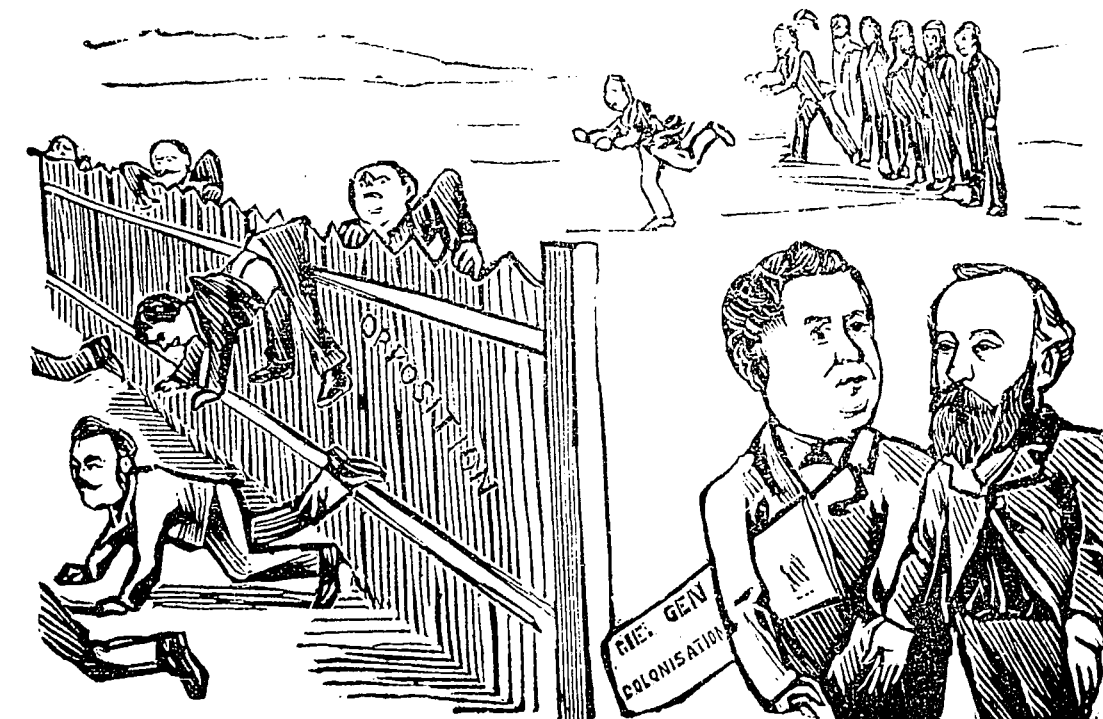
—A Brétigny, au château de mon oncle le capitaine, qui est enchanté de nous recevoir :

—Et nous allons là pour longtemps ?

—Pour toujours !

—Ah ! que c'est long ! Et qu'y ferons-nous ?

—Sois tranquille, nous ne nous ennuiers pas ; je t'apprendrai à monter à cheval, à faire l'exercice, à tirer l'épée, le sabre, le pistolet. Nous chasserons, nous pêcherons, nous sauterons des haies, nous rosserons même les paysans, s'ils font les insolents. Enfin, nous allons



Seul. — Ce n'est plus tolérable, Mousseau, si tu ne maintiens pas plus de discipline parmi tes amis, la moitié sautera par-dessus la clôture.

mener cette vie heureuse et vagabonde que mènent les hommes !... ce sera charmant !

LX

LES INDÉPENDANTES EN VOYAGE

Après avoir répondu à la lettre de sa nièce, le capitaine de Vabeaupont, qui est assis dans son grand fauteuil, une jambe posée sur un tabouret, prend un porte-voix placé sur une table à côté de lui. C'est ce qui lui sert de sonnette ; c'est avec cela qu'il appelle Lundi-Gras et tous ceux dont il a besoin.

Le porte-voix est celui dont il se servait pour commander à ses matelots, et il résonne si bien que, lorsque le vieux marin l'embouche, on entend sa voix d'un bout à l'autre du château.

pas, parce que ses jambes commencent à être moins agiles ; mais il se rend à l'appel du porte-voix et se pose devant son maître, qui lui dit :

—Lundi-Gras, fais monter toute ma maison...

—Toute la maison, capitaine ?...

—Oui, j'ai des ordres à donner.

—Faut-il aussi faire monter les chiens ?

—Imbécile !...

—Dame ! ils sont aussi de la maison.

—Ce sont mes gens que je veux... Allons ! file ton nœud !...

La maison du capitaine se composait alors, outre Lundi-Gras d'un jardinier assez vieux, de sa fille Nanon, jeune paysanne de seize ans, bête paresseuse et gourmande, et de Martino, grosse comère de trente-six ans, qui faisait fort bien la cuisine et était, pour

cela, particulièrement estimée de M. de Vabeaupont.

—Capitaine, voilà vos gens ! dit Lundi-Gras en amenant tout le personnel du château. Donnez-leur vos ordres !...

—Mes enfants, dit le vieux marin, je vous ai fait venir pour vous apprendre que j'attends beaucoup de monde ici. Ma nièce va nous amener nombreuse compagnie...

—Tant mieux ! s'écrie la cuisinière, on fera de grands repas... je pourrai me distinguer...

—Oui, Martine, oui, il faudra te distinguer, inventer des plats nouveaux, et friands surtout ! car ce sont des dames qui vont arriver... rien que des dames !...

—Ah ! bah !... pas seulement un petit homme ?

—Pas le plus petit homme. Nanon, tu auras soin de préparer des

chambres... [beaucoup de chambres...]

—Est-ce que ces dames n'auront pas leurs domestiques ?

—Ma nièce amènera sa femme de chambre, naturellement. Mais pour les autres, je n'en vois pas la nécessité. Toi, Planquet, soigne bien ton jardin ; prépare-nous de bon légumes, de beaux fruits...

—Des fruits ! des légumes ! ah ! capitaine, je ne sommes qu'au mois de mai... Ça pousse, mais faut encore attendre !

—Enfin, soigne tout cela... et tes fleurs aussi... les femmes aiment beaucoup les fleurs.

—Ah ! oui, mais elles en cueillent toujours... elles dévastent le p'terron.

—Elles cueilleront, elles dévasteront tant qu'elles voudront ; je t'ordonne de les laisser faire et de ne pas te plaindre. Toi, Nanon, tu veilleras à ce que la basse-cour soit bien garnie... et qu'il y ait des œufs dans le poulailler...

—Quand les poules n'ont pas envie de pondre, je ne peux pas les y forcer, moi !

—Non, mais quand elles viennent de faire des œufs, tu pourrais ne pas courir les prendre et les avaler tout chauds !...

—Ah ! capitaine, c'est M. Lundi-Gras qui vous a dit ça ! Mais c'est pas vrai !...

—Lundi-Gras ne m'a rien dit ; mais si je ne puis pas marcher, de ma fenêtre je vois encore très-bien ce qui se passe...

—Qu'est-ce que la Nanon chante que j'ai parlé des œufs ?

—Assez ! mille tonnerres ! je n'ai pas besoin de vos propos !... Vous avez entendu mes ordres ; qu'on s'y conforme.

Le personnel s'éloigne d'assez mauvaise humeur, excepté la cuisinière, qui aime son art et se réjouit d'avoir l'occasion de déployer ses talents.

Mais mademoiselle Nanon, qui est aussi paresseuse que gourmande, dit, en hochant la tête avec humeur :

—Faire des chambres pour une ribambelle de femmes !... merci !

je vais en avoir de l'agrément!... Avec ça que les femmes, ça n'est jamais content, on n'a jamais fait le lit à leur idée!... Il y a sans cesse quelque chose à reprendre... Je ne les ferai pas du tout, ça sera plus vite fini!

—Et mon jardin! elles vont bien m'arranger mon jardin! dit le père Flanquet. Elles cueilleront toutes les fleurs, elles sont capables de ne pas en laisser une sur sa tige!... Elles mangeront les cerises avant qu'elles soient mûres!... elles marcheront dans mes plates-bandes, elles feraseront mes asperges et mes petits pois! Une compagnie de femmes dans un beau jardin!... mais j'aimerais mieux y voir de jeunes poulains!

Quatre jours plus tard, le chemin de fer du Nord amenait à Noyon un premier convoi d'indépendantes; il se composait de Cézarine, Elvina, mesdames Étoilé, Bouchetron, Vespuce, la veuve Flambard et mademoiselle Aglié, femme de chambre de madame Pantalon, petite brunette à l'œil au nez retroussé, qui n'avait juré haine aux hommes, mais qui avait bien voulu suivre sa maîtresse à Brétigny, fort curieuse de voir ce que l'on allait faire dans ce château qu'elle ne connaissait pas, n'étant que depuis quelques mois au service de Cézarine.

De nombreux colis accompagnaient les voyageuses, car les dames ne se déplacent pas sans emporter avec elles leurs toilettes, et celles-ci avaient une telle provision de robes, de chapeaux, de bonnets, de chiffons et de chaus-sures, que seize malles et quinze cartons suffisaient à peine pour les contenir.

Mais de Noyon il y a encore deux lieues à faire pour arriver à Brétigny et au château du capitaine. Ces dames sont descendues à la station, entourées de leur formidable bagage.

Cézarine s'adresse à un employé.

—Monsieur, nous allons à Brétigny...

—C'est à deux lieues d'ici, madame.

—Je le sais, j'ai assez souvent fait ce voyage. Mais alors je venais toujours dans une calèche que je louais. Cette fois nous avons pris le chemin de fer; on arrive beaucoup plus vite assurément, mais à présent, comment allons-nous faire pour nous rendre à Brétigny?

—Vous allez suivre la route que je vais vous indiquer... il n'y a pas à se tromper; et on allant sans vous presser, dans deux heures et demie vous arriverez.

—Comment!... en allant sans nous presser? est-ce que vous croyez, monsieur, que nous allons faire cette route à pied!...

—Mais je ne vois pas d'autre moyen.

—Ah! quelle horreur! faire deux lieues à pied! s'écrie Paolina, moi qui ne suis pas marcheuse!...

—S'abîmer les pieds sur les cailloux! dit la jolie madame Vespuce; mes charmantes bottines seraient bientôt déchirées.

A Continuer.

## LE GROGNARD

MONTREAL, 17 Mars 1883.

### A NOS ABONNÉS.

Nous avons expédié cette semaine les comptes de tous nos agents et bonnes retardataires.

Nos agents doivent payé tout les mois.

L'abonnement est payable d'avance et nous n'entendons pas babiner sur ce sujet.

Les personnes qui ne solderont pas leurs comptes dans la huitaine seront rayées de notre liste.

Nous acceptons les timbres-postes canadiens en paiement de souscription, mais les timbres de Etats-Unis subiro t un escompte de 10 pour cent.

### L'ALBANI.

Comme tous nos grands confrères ont publié des portraits de la célèbre cantatrice canadienne qui doit nous visiter prochainement le *Grognard* n'a pas voulu rester en arrière. Aujourd'hui il présente à ses lecteurs le portrait de l'Albani, (Madame Emma Lajouesse Gye.) qui est pour le moins tout aussi ressemblant que ceux qui ont été imprimés par les journaux français de cette ville.

Comme nous tenons à faire preuve de l'esprit d'entreprise qui nous anime, nous avons fait des sacrifices pécuniaires pour offrir en même temps aux abonnés du *Grognard* le portrait du père de la grande cantatrice et celui de son mari M. Gye. Les ressemblances sont garanties parfaites.



L'ALBANI.

Photographiée avant d'être peignée le jour de son arrivée à Montréal.



M. Lajouesse, père de l'Albani.



M. Gye, mari de l'Albani.

L'hon. M. de Labryère vient d'avoir une idée philanthropique. Il parle de fonder l'Œuvre du Biberon-Adulte.

L'œuvre du Biberon-Adulte n'est pas une œuvre ordinaire. Elle mérite des sacrifices tout particuliers. Que veut-il tenter, en effet? La régénération des classes pauvres par l'allaitement prolongé jusqu'aux limites de la vieillesse. Les médecins chinois en font un remède aux plus graves maladies. Lui, il en veut faire un préservatif sans pareil. Quand, au lieu d'allaiter dans les cabarets avec des alcools, les travailleurs resteront chez eux pour têter en famille, tout ira mieux dans une société aux mœurs adoucies. Il résulte du dernier rapport du célèbre docteur Van de Ross, que l'homme soumis à ce régime sent renaitre en lui des forces nouvelles en même temps que les affectueuses manières des nourrissons, tant son âme, aussi bien que son corps, en est améliorée.

Un billon pour incorporer l'Œuvre du Biberon-Adulte sera présenté sous peu au Conseil législatif.

Voici notre opinion sur le ministère Mousseau.

- Il ne tient pas debout.
- Il n'a ni programme ni idées.
- Il est autoritaire sans autorité.
- Il sera violent sans force.
- Il sera insolent sans courage.

### L'accident de la Tante Sophie.

C'était avec la plus grande difficulté que la famille Cudoie avait décidé la tante Sophie à quitter Périgueux pour venir assister au mariage de sa petite nièce avec le jeune M. Croupion. La tante Sophie n'était jamais sortie de sa province, et ne voyait sa famille que quand les membres de celle-ci allaient lui rendre visite. C'était une personne désagréable, revêche, ossuse, qui avait un nez crochu et des yeux ronds. Comme elle était très riche, ses parents lui disaient qu'elle ressemblait à M. Thiers, mais la vérité était qu'elle avait bien plutôt l'air d'une vieille chouette.

Tout en mangrant contre les nécessités de famille, elle finit par

prendre le train et arriva à Paris juste la veille de la cérémonie.

Tous les Cudoie l'attendaient respectueusement à la gare. Elle fut embrassée successivement par le père Cudoie, par la mère Cudoie par la fiancée du jeune M. Croupion et par le petit Cudoie âgé de six ans, lequel eut même la convenance de l'accueillir par ce cri du cœur :

—Ah! voilà ma bonne tante Sophie qui va me donner vingt sous!

Un bon coup de pied que lui donna son père le rappela aux convenances, et l'on monta en fiacre, non sans que la tante Sophie murmurât sourdement :

—Ils apprennent à ce petit à compter sur ma fortune, déjà!

La tante Sophie d'ina de bon appétit, trouva le moyen de dire des choses désagréables à tout le monde et se coucha. A neuf heures, le lendemain matin, elle était déjà habillée, et avait vaguement l'air d'un manche à balai qu'on aurait allabé d'une robe de soie puce, et coiffé d'un chapeau à plumes. On lui présenta la famille Croupion, qu'elle salua d'un air raide, assista, sans desserrer les dents, au mariage civil et à la cérémonie religieuse, puis, elle déclara que tout cela l'ennuyait beaucoup et que, pour se distraire elle allait aller passer le reste de la journée au Jardin des Plantes.

Le chef de la famille Cudoie lui offrit avec empressement de l'y conduire, mais elle refusa malhonnêtement, en déclarant qu'il y avait assez de bêtes comme ça autour d'elle. Elle exigea seulement qu'on vint la chercher à quatre heures précises, devant le Palais des Singes, pour la conduire au dîner de noces, lequel devait avoir lieu dans un restaurant de Vincennes.

Il y avait plus de cinquante ans que la tante Sophie avait envie de voir le Jardin des Plantes. Aussi s'amusa-t-elle véritablement, malgré quelques petits accidents qui lui arrivèrent. Ce fut ainsi que l'éléphant lui chipa son ombrelle avec laquelle elle lui avait tapé sur la trompe, et qu'un singe duquel elle s'était imprudemment approchée lui fit par geste la plus inconvenante des déclarations.

La tante Sophie se retira indignée et, constatant qu'il était quatre heures moins un quart, se mit à se promener de long en large devant le palais, pour attendre son neveu. Peu à peu le Jardin s'était vidé de monde, et elle était quasi seule. Tout en allant et en venant, elle arriva devant un

### CHAT-RIANT D'AMÉRIQUE.

Elle constata que la cage était vide. Evidemment son hôte était mort. Comme la tante Sophie était d'un naturel indiscret, tripoteur et touche-à-tout, elle ouvrit la porte et se pencha pour l'examiner à l'intérieur.

Mais tout à coup elle sentit un choc violent. Un loustic, abusant de sa position, venait de la pousser brusquement dans la cage, et d'en refermer la porte sur elle....

\* \* \*

Rien ne saurait donner une idée de la colère de la tante Sophie, quand elle se vit emprisonnée...

—M'enfermer comme un oiseau! Moi!... une Cudoie!... bredonillait-elle. Je ferai un procès!... Au secours!... A l'aide!...

Et, crispant ses vieux doigts sur le fil de fer de la cage, elle essayait vainement de rouvrir la porte.

Voyant qu'elle n'y réussissait pas, elle se mit, de nouveau, à pousser des cris pointus. Elle appela son neveu avec fureur... Enfin, tout essouffée, elle s'assit tristement sur le dernier bâton du perchoir, si bien que, le jour tombant déjà, elle ressemblait vaguement, de loin, à un véritable hibou.

—Ciel! la tante Sophie!

C'était M. Cudoie père qui venait de jeter ce cri avec un accent d'horreur et de stupeur. Il y avait à peine une demi-heure que M. Cudoie, tenant son petit garçon par la main, cherchait sa tante, et il commençait à craindre qu'elle fût tombée dans la fosse aux ours, et n'eût été dévorée comme un petit pain. Aussi, quand il la retrouva, sa joie égala-t-elle sa surprise, et, faisant taire avec une gille le petit Cudoie qui murmurait :

—Tiens! ma tante Sophie est donc un oiseau!

Il délivra la prisonnière.

Pendant plus de deux minutes, celle-ci eut l'air d'une mitrailleuse tant elle était en colère. Elle parlait d'aller trouver le président de la République, de faire révoquer tous les gardiens, etc., etc., et ne se calma que sur la promesse formelle que lui fit M. Cudoie de la venger le lendemain.

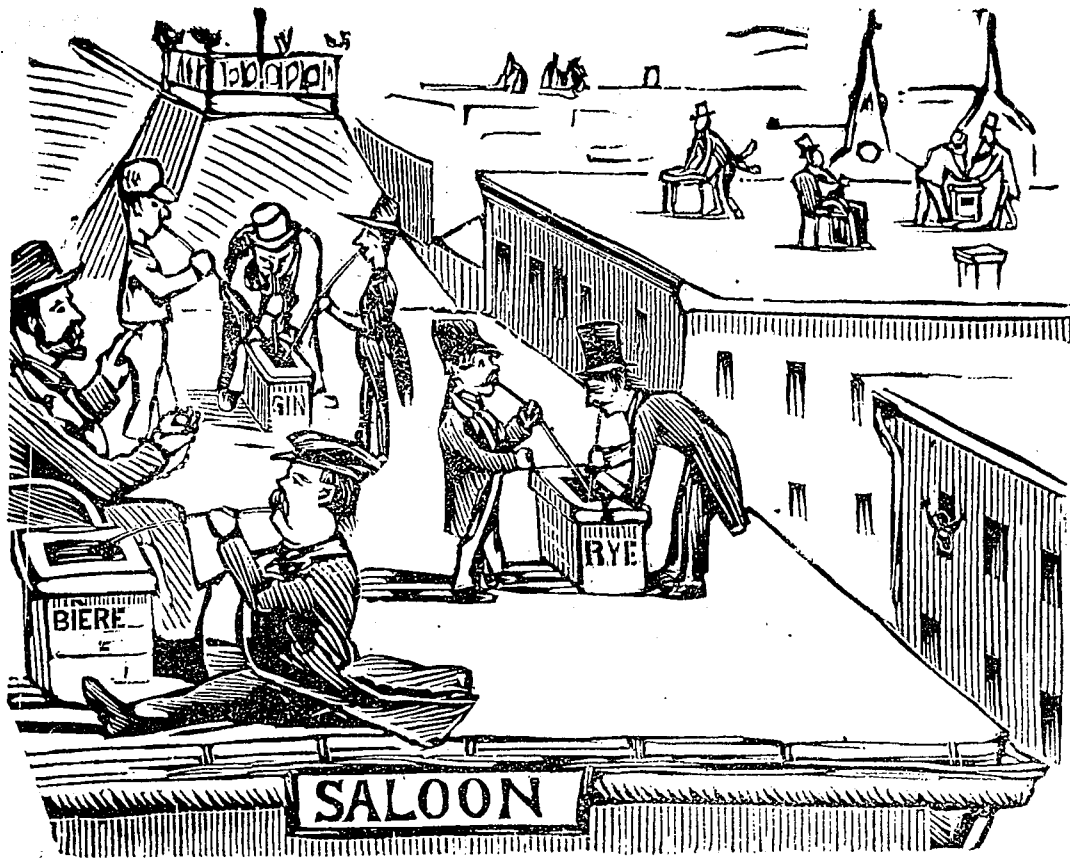
Enfin, un peu remise, elle se laissa conduire à un fiacre et l'on prit la route du restaurant, où toute la noce devait être déjà.

En chemin, le grand air fit du bien à la tante Sophie, et, quand M. Cudoie lui eut juré sur la tête de son fils qu'il ne soufflerait mot de cette tragique aventure, elle devint presque de bonne humeur. Elle alla même, dans un accès d'expansion, jusqu'à donner vingt sous au petit Cudoie, en lui disant :

—Tiens, petit gueux, voici ce que tu m'as demandé hier... Tâche d'en faire bon usage!

Au dîner, la tante Sophie s'humanisa tout à fait. Elle avait complètement oublié son accident, et, déjà un peu grise, elle déclara que, si ses parents continuaient à être aussi gentils pour elle, le nouveau ménage Croupion serait couché d'une façon sérieuse sur son testament... A cette bonne parole, il y eut un concert d'attendrissement. Tout le monde voulut embrasser la bonne tante, tandis que les uns lui versaient du champagne et que les autres lui passaient respectueusement des bonbons et des petits fours. L'émotion était telle que personne ne s'était aperçu que le petit Cudoie avait disparu pendant cette scène poignante... Il ne rentra qu'au bout de quelques minutes. On en était au moment le plus touchant, et le

jeune M. Croupion, ouvraient la



LA LOI DU DIMANCHE.

Le *Grognard* suggère le plan ci-dessus aux hôteliers qui sont obligés de fermer les portes de leurs établissements le dimanche. Un tube de caoutchouc communiquera avec chaque tonneau de la buvette et le propriétaire chargera 25 cents ou 50 cents par cinq minutes aux consommateurs qui suceront ses liquides.

POUR LE CAREME.

Charles Meunier ne néglige jamais une occasion d'être agréable à ses pratiques. Il a fait les arrangements pour tenir constamment pendant le carême un assortiment des plus complets de poissons frais, fumés et salés, petites morues de Québec. Son tal sera toujours garni des meilleurs viandes inspectées aux abattoirs, légumes, fruits, épicerie. On trouve tout chez C. Meunier, coin de la rue Craig et de la Côte St. Lambert.

**RESTAURANT ALICE**  
**J. A. RENAUD. PROP.**  
 COIN DES RUES STE. CATHERINE  
 ET ST. DOMINIQUE

M. Renaud ayant fait l'acquisition du restaurant de M. Lavigne invite respectueusement ses amis et le public en général à faire une visite à son établissement qu'il vient de remettre à neuf. On y trouvera toujours des Vins de premier choix et de tous les pays, les cigares des meilleurs manufactures étrangères et domestiques.

Repas à toute heure et servis à la carte.  
 Entrée de la salle à manger, No. 179 rue St. Dominique.  
 3 Fev.

LA LOI DES LICENCES.

Sir John A McDonald a décidé de refondre complètement la loi des licences. D'après une des dispositions du nouveau bill nul n'aura le droit d'ouvrir un restaurant de première classe à moins qu'il ne prouve qu'il achète son stock de cigares chez A. Nathan, No. 71 rue St. Laurent, là où les cigares importés se vendent au prix du gros. A vendre au prix coutant un lot considérable de pots à tabac artistiques.

UN VOYAGE A NEW-YORK.

M. Cyprion Robert, le populaire chapelier du coin des rues St. Laurent et Vitry, est de retour de New-York où il a passé huit jours dans l'intérêt de son commerce. Il est revenu avec le plus beau stock de feutres qu'il a été possible de trouver dans la métropole américaine. Ces feutres sont dans le style du printemps de 1883. La variété en est infinie et les prix sont des plus modérés.

Nous accusons réception de deux nouvelles publications de la maison Lavigne & Lajoie. La *Romanse du Baiser* et *Moutons et Dindons*, les deux plus beaux extraits de la *Mascotte* d'Audran. Le prix du premier morceaux est 25 cents et celui du second 35 cents. Expédiés franco sur réception du prix en timbres de poste de un ou 3 centins du Canada ou des Etats-Unis.

Dans le salon de la duchesse de L..., une jeune fille, gracieuse et naïve, roucoule timidement une romance.

La maîtresse de la maison s'approche d'un groupe un peu bruyant :

— Messieurs, dit-elle, vous avez tort de causer lorsqu'on chante...  
 — Pardon !... dit la jeune fille, s'arrêtant soudain, c'est plutôt moi qui ai tort de chanter quand on cause !...

— Tout doucement, répondit mon père ; quelques petits accommodages par-ci par-là, bien peu de chose, de quoi manger ; voilà tout.

— De quoi auriez-vous besoin en ce moment ? ajoutai-je timidement.

— On ne me répondit pas. Ma mère se retourna ; il me sembla que c'était pour essuyer ses yeux...

— Mon père dit enfin : — Ne t'inquiète pas, mon garçon ; jusqu'ici le bon Dieu nous a envoyé ce qu'il fallait pour ne pas mourir de faim ni de froid ; il ne nous abandonnera pas maintenant ; songe plutôt à tes besoins ; tu n'as qu'une paire de souliers qui est bien mauvais ; tu n'as plus de chemise ; l'hiver approche et tu n'es pas vêtu.

— Oh ! m'écriai-je, il s'agit bien de cela ?

— Un regard de mon père coupa ma phrase et me fit baisser les yeux.

— Un regard de ma mère me consola.

— J'allai me placer auprès d'elle, devant une vieille commode qu'on avait mise à la place de mon lit, il y avait quatre ans, lorsque j'entrai en apprentissage.

— Il faudra ôter cette commode, dis-je à demi voix.

— Pourquoi ? répondit ma mère.

— Pour y mettre mon lit... comme autrefois.

— Ma mère m'embrassa.

— Je m'en retournai chez mon patron : on courait, le cœur léger et joyeux, et le reste du jour, je fis retentir l'atelier de mes plus belles chansons.

— On transporta mon lit chez mes parents, où je retournais chaque soir. — Mêmes procédés de leur part : pas un mot sur l'emploi de mon futur salaire.

— J'étais libre encore : tout de-

— vait se décider le jour de paye — Il arriva enfin.

— Lorsqu'on me remit trois écus de six livres, c'était la monnaie d'alors, trois grosses pièces blanches toutes neuves, quand je les vis rouler dans ma main, lorsque je les sentis en ma possession comme mon bien, ma propriété, mieux encore, le fruit de mon travail, le prix de quelques années de douleurs, de fatigue et de courage, l'étonnement, le bonheur brisaient ma poitrine : j'étais fou de joie.

— Sans hésitation, je fis mon devoir. Je courus, avec un élan qui ne peut se rendre, à la demeure de mes parents, donner vite mon argent à ma mère et me jeter dans les bras de mon père qui me serrait dans les siens en pleurant.

— Tu ne sais pas dans quelles angoisses nous t'attendions, murmura-t-il en me pressant sur sa poitrine, mon cher enfant, nous ne doutions pas de ton affection ; mais à ton âge les passions sont si fortes, si cruelles, si dénaturées souvent ! Nous voyons tous les jours tant de pauvres parents souffrir, abandonnés de leurs enfants, que nous tremblions pour toi malgré nous, mon enfant, non point pour nous, mais pour toi ! car vois-tu, commencer par oublier son père, c'est mal entrer dans la vie et c'est attirer la malédiction de Dieu sur elle. Mais tu ne nous à pas abandonnés, toi, mon cher enfant, Dieu te bénira. Oh ! nous sommes bien heureux, nous avons un bon fils, nous avons élevé un honnête homme.

— Et les larmes inondaient le visage de mon vieux père.

— Et ma mère me couvrait de baisers.

— Si tu savais combien j'ai souffert depuis quinze jours, répétait-elle, combien j'ai pleuré, combien j'ai prié pour toi ; mais tout

est fini maintenant, tu nous aimes, tu nous aimes...

— Et ils m'embrassaient à la fois...

— Vous comprenez bien qu'on oublie jamais de précieux moments. Leur souvenir retentit dans toute la vie pour nous consoler dans nos peines et nous conseiller aux jours d'épreuves. Combien ils nous font aimer le travail, l'état qui nous les a donné ! Gens du monde, gens de plaisir, riches, heureux, puissants de la terre, connaissez-vous ces bonheur-là ? Oh ! non, ils sont la part du pauvre, la part de l'ouvrier. Béni soyez vous, mon Dieu, car vous n'avez, même ici bas, déshérité aucun de vos enfants !.....

BADINAGES.

Un pauvre diable rencontre un ami, garçon marchand de vin.

— Eh bien ! lui demande-t-il, es-tu content ? Que fais-tu chez ton patron ?

— Ma foi... je rince des bouteilles... j'essuie des verres... Et toi ?

— Moi, c'est bien différent... J'essuie des rovers !

Deux Marseillais causent de parenté :

— Moi, dit l'un, quand ma mère est morte, elle était si jeune qu'elle ne m'a pas seulement connu...

— Ah ! moi, dit l'autre, j'ai eu une grand'mère si vieille que, si elle avait vécu vingt ans de plus, elle aurait été trop âgée !...

La *Niche*, Nos 7 et 9 rue Bonaventure est le restaurant le plus chic de Montréal. Jos. Racine en est le propriétaire.

avec un sourire idiot, pour peler une orange à la phie...

— Petit Cudoie s'approcha et tout embarrassé. Il avait la main un petit paquet : tante, ma bonne tante ! tirant doucement la jeune fille par sa robe de chambre...

— Est-ce qu'il y a ? morveux ! amicalement cel e-ci, en tapant sur la joue.

— Ma, ma bonne tante, re-petit Cudoie, que j'ai dépensé vingt sous, pour vous offrir quelque chose qui vous fera plaisir, afin que vous n'ayez pas beaucoup d'argent à ma-

— Qu'est-ce que tu m'as apporté ? interrogea la tante Sophie à toute renfrognée.

— Petit Cudoie baissa de nouveau les yeux, et, gentiment, présenta tante le petit paquet qu'il avait tiré de la main et qu'il avait acheté par sa tante, laquelle dit à l'office...

— Au même instant, le pauvre petit Cudoie se précipita sur la tante et tomba à terre. Ce qu'il avait dans la main, c'était du millot.

Gaston Vassy.

LE DIMANCHE LA PREMIERE PAYE.

— Je t'attendais avec impatience ce jour-là, jeune ouvriers :

— Le jour désiré arriva. Je me levai, le livret ! Mon patron me dit de me garder comme ouvrier, et m'offrit quarante sous pour commencer ; j'acceptai avec reconnaissance, et ce fut avec un air d'accourir aussitôt pour annoncer cette bonne nouvelle à ma mère.

— Je gravis l'escalier avec un air de cœur, je n'avais pas le cœur de partir, j'espérais que ma mère m'amènerait une nouvelle robe.

— Voilà bien heureux, me dit mon père, te voilà ouvrier.

— Tant que tu es un homme, dit mon père, fais-en un bon usage, mon garçon ! Tu n'en seras peut-être pas riche, mais tu pourras, comme tout le monde, donner à tes enfants le nom d'un honnête homme.

— Mon père regardait de loin avec émotion ; j'allai à sa rencontre et l'embrassai. Elle me rendit un grand service en silence.

— Elle disait plus rien. Je me levai dans la chambre, ne sachant que dire ni que faire...

— Comment vont vos petites sœurs ? dis-je enfin.



**ACTION EN DOMMAGES**

La semaine dernière Mary Ann et sa mère se présentaient devant un avocat de Détroit, la jeune fille semblait bien un peu embarrassée, mais la maman était calme et annonça à l'homme de loi qu'elles venaient pour une rupture de promesse de mariage.

Quelles preuves avez-vous ? demanda celui-ci.

Mary Ann, produit les lettres, ordonna la mère de plus en plus calme, et la jeune abandonnée eut levé le couvercle d'un panier et ajouta timidement qu'elle allait déposer 927 lettres pour commencer, que les 651 autres seraient produites dès que l'affaire viendrait devant la cour.

Et en plus des lettres ? continua l'avocat un peu ahuri.

Mary Ann, montre à monsieur son journal quotidien, reprit la mère, dont le calme devenait effrayant. C'est bien, ouvre à la page : "Promesse," et dis combien de fois il a été question de cette affaire mariage.

En tout 114 fois.

Cherche à présent au mot « chère amie » et donne nous le nombre de fois que le coquin t'a adressé ce terme trompeur.

Je ne crois pas m'être trompée 9,251...

Connaissant votre force en arithmétique, ce chiffre doit être juste ; passons à la conversation de l'intérieur après le mariage !

Il a soulevé cette question 1,395 fois.

—Fort bien ! monsieur désire sans doute avoir tous les détails nécessaires pour le gain de la cause ! Combien de fois, Mary Ann, Henry l'infidèle Henri t'a-t-il dit qu'il voulait mourir pour toi ?

La noble enfant tourna la page et montra le chiffre de 350.

Combien de fois l'a-t-il appelée un ange ?

11,070 fois, maman !

Pris les mains !

Plus de 384,000

Et embrassée !

Environ 417,000 baisers, maman.

Tel est notre cas, dit la mère, et elle déposa panier et journal sur la table de l'avocat. Regardez ces documents et si vous désirez autre chose, je puis vous amener une douzaine de témoins pour jurer de la réalité des faits. Nous demandons 30,000 dollars de dommages intérêts et nous reviendrons la semaine prochaine. Adieu, monsieur.

Si Mary Ann ne gagne pas son procès, il faudra que le jury n'ait pas de cœur ; une innocente jeune fille qui a reçu sans broncher le fou de 417,000 baisers !

**BADINAGES.**

Lili est parfois d'une indiscretion terrible.

On est à table. Des amis sont venus dîner à la maison, et l'on cause de la pluie et du beau temps.

—La température s'est refrai-

chiel ! fait un convive.

—Les rhumes sont à l'ordre du jour, dit un autre.

—Oh ! s'écrie Lili, maman ne s'enrhume pas ; pas de danger, elle se met toujours du coton sur la poitrine !

R..., un de nos confrères, possède dans la maison qu'il habite un de ces horribles petits jardins qui, entourés des murailles des maisons voisines, ressemblent assez au fond d'un puits. Il est pourtant très-fier de ce maigre coin de verdure et le montre avec complaisance à ses amis.

—Comment le trouvez-vous ? demanda-il l'autre jour à A. Dumas.

—Pas très-large, répondit celui-ci ; puis regardant le ciel : mais très-haut !

Si étrange que cela puisse paraître, Naples a failli, sous Ferdinand II, voir une grève de lazarones, c'est-à-dire une grève des gens qui ne font rien que d'être une des curiosités de leur pays. Le roi les protégeait un peu, à cause de leur côté pittoresque.

Un jour, le premier ministre entre effaré au conseil.

—Sire, les lazzarones demandent encore une distribution de maïs et une ration supplémentaire de macaroni !

—Ces horribles fainéants sont insupportables ? Toujours de nouvelles exigences !

—Sire, ils sont intraitables. Si on ne leur donne pas ce qu'ils demandent, ils menacent de travailler !

—Té ! tu as l'air bien triomphant ?

—Oui, je discutais avec cet animal de Cazaban. Tu sais comme il est rageur ; il s'échauffe, et m'envoie une de ces calottes !... mais moi, qui l'avais vu venir, je me baisse et il n'attrape que mon chapeau. Tu vois d'ici sa figure ? Sans compter que je ne lui ai pas mâché son fait. Je l'ai traité... de maladroit ! Oh ! mais, carrément !

On montre à un ingénieur éminent le plan d'un chemin de fer à établir dans le Sahara, pour rejoindre Tombouctou, probablement.

L'homme de science regarde ces épures, puis répond gravement :

—C'est très-beau sur le papier, mais c'est impraticable !

—??

—Songez donc à la dépense que cela entraînerait !

—???

—Voyez cette surface absolument unie : que d'argent coûterait de créer des montagnes artificielles, pour percer les tunnels !

Une jeune maman donne un bonbon à manger à son petit en-

fant, et pour lui enseigner la politesse, elle l'interroge ainsi :

—Qu'est-ce qu'on dit quand on mange un bonbon ?

—Encore ! répond le bébé.

Germain était destiné à servir dans vieille et noble maison, où avaient servi ses parents.

Mais il a fait des bêtises, et il est allé exercer la profession de domestique un peu partout.

Cependant, on finit par le retrouver, on s'intéresse à lui et on le reprend dans un château.

Là, au premier dîner qu'il sert, il se trouve placé derrière une grande dame qu'il a vue autrefois enfant, et à laquelle il se met à prodiguer ses soins, tout en effaçant une larme au coin de l'œil avec le bout trop long de ses gants de fil blanc.

La jeune femme mange, avec l'appétit que donne le grand air, une tranche de rosbif saignant.

Germain se penche discrètement à son oreille :

—Ne vous bourrez donc pas comme cela de viande, madame la duchesse, il y a de la volaille !

Au bal du ministère de la marine.

Tous les salons avaient été ouverts aux invités, tous, jusqu'à une des salles de la bibliothèque ; c'est là que s'étaient réfugiées quantité de femmes en charmanes toilettes de bal, pour trouver un peu de fraîcheur ; c'étaient un spectacle ravissant de voir ces frais visages et ces blanches épaules au milieu des attributs de la science.

Nous avons entendu un jeune danseur murmurer vivement à l'oreille d'un de ses amis :

—Vions donc par ici, il y a des mappemondes !

Ce qui trahissait certainement un amour profond pour la science.

Un journal du soir cite une anecdote qui porte avec son enseignement :

Pendant la terrible répression qui suivit la victoire de l'armée française sur la Commune, un galopin d'une quinzaine d'années, pris les armes à la main, allait être fusillé.

—Lieutenant, dit-il à l'officier qui l'avait fait coller au mur, j'ai sur moi ma montre en or et quelque argent ; si vous voulez me permettre d'aller porter tout cela à ma mère qui est très pauvre, je vous donne ma parole d'honneur de revenir.

—Eh bien ! vas-y, dit l'officier.

L'enfant partit — et revint au bout de vingt minutes.

—Voulez-tu bien me f... le camp s'écria le lieutenant à la fois furieux et frappé d'admiration.

Décidément les rues de Montréal n'offrent plus aucune sécurité. La nuit dernière, en face même du bureau de police, et au nez des agents, la grille du Palais de justice a été attaquée par... la

rouille.

Toto est en train de manger un magnifique plat de crème.

Pour la taquiner un peu, son père fait mine de lui en prendre quelques cuillerées. L'enfant ne dit rien, mais ses yeux se gonflent de larmes.

—Eh ! monsieur Toto, vous ne me le donnez pas de bon cœur !

—Oh ! si, papa, de bien bon cœur, mais je t'en prie, laisse-moi pleurer un peu tout de même !

Hier, à la gare Saint-Lazare, un gros monsieur revenant de voyage disait en riant à sa femme, aussi grosse que lui :

—Embrassons-nous, ma bonne, — si nous pouvons !

A la salle des conférences :

L'orateur a pris pour thème la question des principes généraux d'hygiène.

Que doit-on faire, s'écria-t-il, en attendant le médecin ?

—Son testament, s'écria un auditeur ?

A Carpentras. Entre *dilatanti* du cru :

—Et Rossini, quel génie musical, quelle phrase, quelle mélodie !

—Vous connaissez son *Barbier* ?

—Ah ! pour cela, non ; je me rase moi-même.

Mme X... mène pour la première fois la petite André à la messe. L'enfant s'ennuie, parle sans cesse.

—Tais-toi, dit la mère, on doit se taire à l'église.

—Alors, fait l'enfant, pourquoi y en a-t-il qui chantent là-bas au fond.

**JOHN RASCO, PERE.**

Annonce à ces amis et au public en général, qu'il est revenu de son voyage de l'ouest, et qu'il continuera comme par le passé, son commerce de remèdes sauvages, pour toute espèce de maladie, à son ancienne place d'affaire, No. 419 1/2 Rue Craig, (en face du Champ de Mars).

Une visite est humblement sollicitée.

—0000—  
N. B.—Alfred Rasco, fils est maintenant établi à Ottawa No. 58 Rue George. 23 Dec.—jno.

Hiver. — L'hiver est arrivé avec ses frimas et la question à l'ordre du jour de s'enmitoufler de manière à ne pas contracter des engelures et des rhumatismes.

Pour le bon marché il faut acheter ses fourrures, chez Dero-me et Lefrançois No. 614 rue Ste. Catherine. Capots de mouton de Perse, circulaires, gantelots, etc. aux prix du gros.

**MUSIQUE NOUVELLE**

**MUSIQUE VOCALE**

L'oiseau Mouche chlte.....	30
Puisque j'ai mis ma lèvres.....	30
Dans le bois .....	30
Aubade familière .....	25
Endors-toi ? .....	40
Le Régiment de Sambre et Meuse	
Planquette .....	30
Romance du baiser (Mascotte) .....	25

**MUSIQUE INSTRUMENTALE**

**PIANO SOLO**

PAOLO GIORZA, Polka .....	40
( Immense succès moyenne difficulté. )	
CHEVAU — LEGERS — QUADRILLE .....	50
(joué avec beaucoup de succès par la musique de la cité)	

Expédié Franco sur réception du prix marqué en timbres-postes de 1 centin du Canada ou des Etats-Unis.

**LAVIGNE & LAJOIE**

**265**

**Rue Notre-Dame,**

**Montreal**

Pianos et instruments de musique de toutes sortes.

Seuls agents pour les Célèbres **PIANOS SOHMER** qui ont remporté les 2 premiers premiers prix à l'Exposition de 1882.

Montréal 12 Nov.— n. o.

**IMPRIMERIE**

DE

**W. F. DANIEL**

Ayant un matériel d'imprimerie très étendu, est en mesure d'entreprendre l'impression de toutes espèces d'ouvrages, dans les deux langues, tels que Blancs de Notaires, Avocats, Greffiers, etc.

En-Tête de lettres,  
En-Tête de comptes,  
Lettres Funéraires,  
Cartes d'affaires,  
Cartes de visites,  
Billets de Concert

Circulaires,  
Programmes,  
Catalogues,  
Factums,  
Pamphlets,  
Affiches,  
Chèques, etc

LE TOUT  
Exécuté avec soin, élégance et promptitude

On se charge également des Ouvrages de Luxe de tous genres, imprimés en Or, bronze, Argent et diverses autres couleurs.

A DES PRIX TRES MODERES.

Une attention toute particulière sera donnée aux commandes de la campagne, et l'expédition se fera avec régularité à n'importe adresse.

S'adresser à l'imprimerie de

**W. F. DANIEL**

**25 RUE STE-THERESE 25**

Coin de la rue St. Gabriel  
**MONTREAL.**

Entre boulevardiers :

—Qu'est donc devenu ton vieil ami X... ; l'autour dramatique ?

—Il s'est fixé à Charenton...

—... Ah ! il est bien heureux ! le voilà arrivé !...